

Festival de cinéma des 3 Amériques Festivité retenue

Jancimon Reid

Volume 23, numéro 3, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33206ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Reid, J. (2005). Festival de cinéma des 3 Amériques : festivité retenue. *Ciné-Bulles*, 23(3), 48–51.



Festivité retenue

JANCIMON REID

Décidément, le Festival de cinéma des 3 Amériques (FC3A), dont la dernière édition se tenait du 30 mars au 6 avril dernier, ne cultive rien du *glamour*. Sobre, modeste, presque réservé, le FC3A est un petit événement dans la plus pure tradition des *happenings* cinématographiques qui s'organisent dans la Vieille Capitale. Pourtant, l'idée est forte. Faire converger, à l'occasion d'un festival de films, des œuvres produites au cœur des trois Amériques (aussi diversifiées que peuvent l'être les pays d'Europe) relève de l'inédit et s'inscrit autour du principe selon lequel un festival peut agir à la manière d'un carrefour des cultures et miser fort sur la découverte d'un cinéma plus discret. En ce sens, rares sont les événements du genre qui offrent une telle vitrine aux films d'Amérique du Sud.

Hélas, les élans de l'organisation du FC3A étant freinés par divers obstacles ayant trait au financement (notamment par Patrimoine Canada qui n'avait toujours pas confirmé sa participation financière lors de la clôture du festival), l'événement doit malheureusement conjuguer avec l'ampleur de son concept et la faiblesse de ses moyens. D'ici à ce que surgisse un véritable festival du septième art à la hauteur du potentiel qu'offre Québec, le FC3A prend des airs de modestie. À commencer par son emplacement, qui implique le deuil du confort. On comprend aisément le choix stratégique d'asseoir le festival entre les murs du Cinéplex Odéon Place Charest (établi depuis des lustres dans la basse ville de Québec, au confluent des principales autoroutes). Quelle autre infrastructure pourrait en effet accueillir un tel événement à Québec? Force est d'admettre toutefois que l'établissement en question n'a rien pour séduire les spectateurs d'ici et d'ailleurs. Des bancs défoncés et laissés en décrépitude, une odeur persistante d'humidité, des planchers couverts de poussière, des salles à l'inclinaison subtile (qui commande les pires contorsions lorsque vient le temps de lire les sous-titres entre deux têtes), un système de son mal calibré qui distorsionne les nuances des trames sonores... tout pour asséner un grand coup à la magie habituelle que suscite le septième art!

Modestie également dans la « mise en scène » du festival, qui se fait discrète tout en misant beaucoup sur une approche « autonomiste », pour reprendre un néologisme au goût du jour. Laissés à la merci du programme et de ses fiches un peu trop avares de descriptions, les visiteurs vivent entre les projections du vaste répertoire qui se berce entre les agréables surprises et les rudes déceptions. Plutôt difficile de cibler des œuvres en fonction de ses goûts propres. La question ne se pose pas dans un festival comme Cannes ou Toronto où les spectateurs n'ont qu'à prendre la signature des films pour seul guide.

Mis à part la présence d'André Forcier à la cérémonie d'ouverture ainsi que le spectacle *Marciel Hallucine* et la projection du projet *100 Pieds* présentés parallèlement au festival, aucun événement, aucune rencontre hors du commun à mettre à son agenda. Que des films, projetés en rafale dans un désordre qu'est celui des trois Amériques, avec l'espoir ultime de participer à un court échange avec le réalisateur à la fin de la projection (lorsqu'il était présent).

Lourdeur excentrique

Pour donner le coup d'envoi à cette sixième édition du FC3A, les organisateurs ont misé sur une œuvre d'ici, dont la paternité revient à une légende du cinéma québécois. **Les États-Unis d'Albert**, dernier-né d'André Forcier, ne fait pas exception aux rituels créatifs du cinéaste très indépendant. Surréalisme, poésie chargée, désordre, confusion, absurde, apparitions... du Forcier comme on s'en ennuyait presque! Fidèle à son personnage, André Forcier a profité de la tribune du festival pour vilipender le cinéma commercial au Québec (en écorchant au passage le *Séraphin* de Charles Binamé) et louer du même souffle la maison de production Thalie de Québec, qui a permis à son dernier film de venir au monde sans douleurs et sans longueurs. Devant une salle comble (seule exception du festival), le cinéaste a marmonné les mots de circonstance après que le public ait assisté au défilé taciturne des interprètes Roy Dupuis, Céline Bonnier et Éric Bruneau.



Les États-Unis d'Albert d'André Forcier

Transposant cette fois son action dans le Montréal de 1926 et dans une Amérique où les anglophones communiquent dans la langue de Molière, Forcier met en scène le périple vers la gloire d'un jeune acteur hanté par le baiser mortel qu'il a déposé sur les lèvres de la grand-tante de Mary Pickford. Au cours de ses pérégrinations surréalistes, le personnage fait la rencontre d'individus tous plus étranges les uns que les autres, dont un golfeur porté sur la séduction (Roy Dupuis) et une mormone plus que séduisante (Émilie Duquenne). En s'appuyant sur des moyens très limités, le film remporte le pari du dépaysement, mais pas celui de l'émerveillement. D'une artificialité éprouvante, le film déploie sa mécanique grinçante en mettant de côté toute la finesse à laquelle on aurait pu s'attendre. Malgré une photographie recherchée et des idées scénaristiques parfois très juteuses, le film déçoit la plupart du temps. Discordance dans l'élocution des acteurs, lourdeur des textes, imagerie parfois grossière, interprétation inégale ne sont pas étrangères à ce désenchantement. Tout en rêvassant avec nostalgie aux illustres **Au clair de la lune**, **L'Eau chaude l'eau frette** et **Une histoire inventée**, on se réjouit au moins d'avoir la chance de se mettre encore sous la dent l'œuvre toute récente d'un cinéaste aussi libre.

Courts et fantastiques

Le vocable « découverte » prend tout son sens lorsqu'on assiste à une projection de courts métrages. En l'espace d'à peine 90 minutes, l'écran convie l'audience à une incursion colorée au cœur des trois Amériques et donne le pouls de la relève qui se manifeste aux quatre coins du continent. *Pour les amis de l'horreur et du fantastique*, ainsi s'intitulait cette projection de courts aux styles pour le moins bigarrés. Le film **Pedigree**, du Québécois Yan Lanouette-Turgeon (un étudiant de l'Institut national de l'image et du son) a tout pour séduire. Dans une maison de campagne, la mort d'une mère amourachée de ses chiens déchaîne les souvenirs sinistres et les émotions retenues d'un frère et d'une sœur laissés à eux-mêmes. Les images finement soignées, la



Husk de Brett A. Simmons

mise en scène précise et la direction d'acteurs efficace font de ce film d'ambiance une œuvre captivante qui laisse planer les meilleurs espoirs sur le jeune cinéaste.

Tandis que le film de Yan Lanouette-Turgeon s'évertue à transposer la psychologie et les passions humaines à travers le silence, **Husk**, de l'États-unien Brett A. Simmons, ne passe pas par quatre chemins pour faire sursauter les spectateurs. En partant du prétexte d'une panne d'essence au beau milieu d'une région agricole, le réalisateur a échafaudé un film sans originalité, au récit et à l'approche classiques, mais rempli de surprises à faire dresser les cheveux sur la tête! Un efficace divertissement à l'américaine qui a été bien accueilli.

Le Mexicain Marco Antonio Barajas a, pour sa part, proposé une œuvre tape-à-l'œil à mi-chemin entre le cinéma de vampires et les publicités de shampoing avec son **Isy**. Malgré des interprètes qui manquent de crédibilité et un récit sans grand intérêt, la réalisation pompeuse a le mérite de proposer une esthétique recherchée. Le même constat s'établit avec **The Big Thing**, du Québécois Carl Laudan, qui signe un film à très gros budget. En faisant appel à un humour caustique, le réalisateur met en scène un Lucifer et un archange Gabriel incarnés dans le Paris de la Belle Époque. Ensemble, ils conviennent de provoquer de façon précoce la fin du monde. L'univers visuel époustoufflant repose sur l'utilisation d'effets spéciaux numériques ainsi que de costumes et de décors impressionnants.

Beaucoup d'attentes pour le dernier film du bloc, une œuvre *gore* dont on disait qu'elle avait déjà provoqué des évanouissements dans les salles de cinéma. **Amor so de mae**, du Brésilien Dennison Ramalho, donne effectivement dans le cru non salé en présentant le meurtre brutal d'une mère, accompli par un fils qui souhaite s'affranchir de l'emprise affective qu'elle exerce sur lui depuis trop longtemps. Filmant la chair labourée à vif sans aucune pudeur, Ramalho offre une authenticité nouvelle au genre

ÉVÈNEMENT

Festival de cinéma des 3 Amériques



Amor so de mae de Dennison Ramalho

et un lyrisme s'appuyant sur les rituels de magie noire des cérémonies Macumba. Comme le veut la tradition du *gore*, l'humour se fait grinçant et l'interprétation drôlement excessive.

Ronflements

Parmi l'ensemble des œuvres au programme, peu de coups de cœur et beaucoup de longueurs viennent malheureusement teinter la trame du festival. **La Nina Santa**, de l'Argentine Lucrecia Martel, et **Mundo grua**, de l'Argentin Pablo Trapero, s'inscrivent dans cette catégorie d'œuvres qui ne laissent pas indifférent, mais qui en revanche ne déposent aucun souvenir marquant. Étrangement, le film de Lucrecia Martel a obtenu la faveur des membres du jury qui lui ont attribué le prix Tempête du meilleur film. Une surprise qui démontre à quel point le cru 2005 manquait généralement de saveur... Reposant sur le jeu authentique de ses deux protagonistes que deux décennies séparent, l'œuvre de Lucrecia Martel illustre le jeu des avances dissimulées d'un médecin (Carlos Belloso) qui cède à la tentation d'une jeune fille de 16 ans (Mercedes Moran). En faisant appel à des séquences d'une lenteur excessive, parfois gratuites et quelquefois insignifiantes, la cinéaste tente de mettre en scène la bifurcation vers le péché qu'emprunte un quadragénaire et les tentatives de sa jeune victime pour le ramener dans le droit chemin. Toutefois, l'acharnement de Lucrecia Martel à demeurer neutre et distante par rapport aux agissements de ses personnages laisse perplexe quant au réel propos de son film. Du début à la fin, le spectateur reste sur sa faim et cherche en vain à trouver du sens dans ce désert d'idées.

Mundo grua, qui n'est pas sans rappeler le **Riff-Raff** de Kenneth Loach, s'intéresse au quotidien d'un homme qui rêve de travailler comme grutier sur un chantier de construction. Avec l'aide d'un comparse, il réussit à trouver du boulot à plusieurs kilomètres de chez lui, ce qui met définitivement un terme à la relation qu'il venait d'amorcer avec une tenancière de casse-

croûte. Entre un fils qui profite un peu trop de sa bonté et une mère qui réclame de l'attention, Rulo (Luis Margani) doit par-dessus tout conjuguer avec des conditions de travail pénibles. Tourné avec des comédiens amateurs, le film de Pablo Trapero pose un regard juste et attendrissant sur une réalité populaire, représentée sans artifices. En s'intéressant au destin d'un homme aussi ordinaire, Trapero tombe cependant dans le piège de la banalité et réalise du même coup un film... très ordinaire.

Éveils

Jimmywork : premier coup de cœur du festival. Partant des mêmes prémisses que celles de **Mundo grua**, le réalisateur québécois Simon Sauvé s'est intéressé à filmer de très près le train-train quotidien d'un homme ordinaire, mais cette fois aux idées à mille lieues du banal. Et c'est en utilisant la forme du documentaire que le cinéaste a réussi à rendre son sujet captivant. Vraiment un séduisant objet que ce **Jimmywork**, qui plonge l'audience dans un questionnement sur la réalité/fiction, un peu à la manière du film belge **C'est arrivé près de chez vous**. Pendant quatre ans, Simon Sauvé a filmé Jimmy, un voisin pas comme les autres. Assisté social à Montréal, Jimmy est loin de se reposer sur ses lauriers. Son imagination fertile et son audace aidant, il élabore des projets lucratifs d'un loufoque achevé. Au fil des images, le documentaire cède la place à la fiction. Mais jusqu'à quel point? En plus de dérouter le spectateur en mal de discerner la fiction du réel, **Jimmywork**



Mundo grua de Pablo Trapero

pose également des questions d'ordre moral. Où s'arrête la responsabilité d'un cinéaste lorsqu'il devient témoin d'agissements immoraux? Afin d'obtenir des images à sensation et de pimenter la réalité qu'il filme, un cinéaste de documentaire a-t-il le droit d'intervenir auprès de son sujet et d'orienter l'action à sa guise? Même après avoir entendu Simon Sauvé (qui fut littéralement bombardé de questions après la projection) fournir quelques explications sur son film, il est difficile de ne pas demeurer perplexe et de ne pas avoir l'impression de s'être fait solidement manipuler du début à la fin.

Le festivalier avare d'exotisme sud-américain en avait pour son argent en assistant à la projection de **Musica cubana**, un survol rafraîchissant de la relève musicale cubaine signé German Kral. La gentille naïveté de cette production allemande presque entièrement tournée sur l'île de Fidel Castro excusait aisément la petite transgression que se sont permise les organisateurs du FC3A... Dans ce « documentaire arrangé », un chauffeur de taxi invite Pio Leiva (chanteur du Buena Vista Social Club) à former un orchestre avec des jeunes musiciens cubains issus de tous les horizons. Difficile de ne pas taper du pied en visionnant ce film sans prétention qui fait ouvertement la promotion de la musique cubaine. Mais la thématique « carte postale » a atteint son plus haut sommet avec le *road movie* brésilien **O caminho das nuvens**. Avec cette œuvre d'une belle sensibilité dont le montage vif contribue à garder captif le spectateur, le cinéaste Vicente Amorim filme les boires et déboires d'une famille qui parcourt 3 000 kilomètres à vélo dans l'espoir d'améliorer sa situation



Jimmywork de Simon Sauvé



Crash de Paul Haggis

financière. Paysages brésiliens et péripéties se chevauchent dans ce ballet des passions humaines.

Les États-Unis de Paul Haggis

Il aura fallu attendre la projection de clôture (dans une salle atrocement vide) pour se sentir enfin soulevé par la force du septième art avec la projection du film **Crash** de l'Américain Paul Haggis. Le fait de ressentir un solide coup de cœur pour un film produit aux États-Unis est un constat quelque peu navrant, compte tenu du menu multiethnique qui est présenté tout au long du festival. Le cœur fait cependant abstraction de ce genre de préoccupations... En visionnant **Crash**, film-choc qui emprunte la forme de **Short Cuts** et de **Magnolia**, on se réjouit du propos pamphlétaire qui consent à une dissection du racisme sous toutes ses formes, sans pudeur ni trompettes. À travers la collision des hasards, divers personnages surgissent dans l'univers de l'autre et le transforment à jamais. On se surprend ainsi à constater que, dans une Amérique anarchique et ségrégationniste, où chacun vit pour soi et se rend pratiquement coupable d'exister, l'humanité a encore une petite place.

Comme mot de la fin, disons qu'entre **Les États-Unis d'Albert** et ceux de Paul Haggis, une trentaine de longs métrages ont fait courir les amateurs de cinéma dans la Vieille Capitale. Malgré une hausse annoncée de la fréquentation du FC3A, force est de constater la désertion graduelle des salles à mesure que le festival progresse dans le temps. Bien que l'événement ait un programme éclectique et un concept cohérent à offrir, il évolue encore avec du plomb dans l'aile, même une fois arrivé à sa sixième édition. Pour que Québec ait un jour un festival de cinéma à la hauteur de ses ambitions, il faudrait que les investisseurs publics consentent à supporter adéquatement des événements culturels se déroulant en dehors de la métropole et que les amateurs de cinéma de la capitale aient au moins la décence d'encourager une initiative aussi prometteuse. ■